

SWAGGER
Catégorie Long-métrage

“Parole vraie”

Sincérité.

C'est, à nos yeux, le mot qui traduit le mieux *Swagger*, documentaire réalisé par Olivier Babinet en 2016. Pas de paillettes, pas d'insultes, pas de racailles, pas de violences... juste des mots, juste une parole vraie qui, de bout en bout, aura su être authentique, pudique et sincère. Car, en effet, tout commence par des mots prononcés en voix-off, des voix sans visages nous invitant à écouter ceux qui d'ordinaire restent non visibles.

Faire parler ceux qu'on ne voit pas. Mettre des visages sur des voix. Tel est le pari du cinéaste, loin des clichés sur la banlieue véhiculés depuis longtemps par la presse et les médias. Cette parole, redondante, traverse l'ensemble du film et répond au dispositif du documentaire : questionner, répondre, écouter, se confier et montrer. L'on ressent combien tout le film s'est construit sur une confiance largement établie entre le documentariste et ces jeunes sur lesquels une caméra discrète et respectueuse s'est penchée.

Alors que le film évolue selon une approche thématique plurielle à travers les témoignages personnels de chacun de ces adolescents afin de distinguer des individualités, le réalisateur tient tout de même à lier leurs histoires pour les rendre communes à travers de faux champs/contre-champs accompagnés d'une réaction, d'une émotion ou juste d'un regard. On comprend alors que pendant ces instants de parole et d'écoute, ces jeunes deviennent eux-mêmes spectateurs et que, par un rire, un visage grave ou un regard plein de compassion, ils répondent au récit de l'un de leurs camarades, tous occupés finalement par les mêmes questionnements. Ces moments, toujours touchants et émouvants, donnent une dimension très humaine aux propos et accentuent l'impression de sincérité ressentie par le spectateur. Dans un espace très souvent fermé renvoyant aux couloirs, aux escaliers, aux salles de classe d'une école presque fantôme, la parole enchante l'endroit d'où l'on ne peut échapper, et l'école -dépassant sa simple fonction naturaliste- fonctionne alors comme un véritable décor de cinéma où parole et geste deviennent libres et merveilleux. Ainsi, la scène du jeune garçon dansant avec son parapluie rouge tout droit sorti d'une comédie musicale, échappant quelques instants aux couleurs sombres, grises, sous-exposées d'une cité quadrillée, ou encore le show de Régis défilant telle une star de RnB... Ces moments d'incursion de la fiction dans le documentaire autorisent alors une envolée poétique et musicale indispensable pour respirer et vivre au cœur de ce ghetto, de ces lignes verticales, de ces barres d'immeubles définitivement dressées même dans les plans larges, dessinant un horizon sans avenir. Prendre des jumelles pour regarder les oiseaux en dit long, d'ailleurs, sur ce regard obstrué de toute une génération d'enfants enfermés malgré eux, de par leur histoire intime et familiale, dans ce qui reste périphérique et toujours éloigné du Centre – la Tour Eiffel est souvent là dans le film mais en arrière-plan, loin de tout, inaccessible – éloigné des Français, “*blonds, grands, aux yeux bleus*” pour reprendre les termes intelligents de Naïla. Redonner la parole à ceux qui en ont été privés fait du film une véritable thérapie pour retrouver des souvenirs enfouis, perdus et pour reprendre possession, par le langage, de ce qui fait la singularité de chacun. Ainsi fonctionnera le sourire final d'Aissatou, revenue à la vie par la réappropriation de son histoire.

Bien plus qu'une caméra posée devant Aulnay-sous-Bois, *Swagger* réussit le récit juste, touchant et patient d'une jeunesse que d'aucuns avaient voulu muette.

(Critique collective réalisée par Yassine Boussâa, Nina Bousquet, Amira Almi, Mariem Ben Mrad, Kenza Ayadi, Kenza Chehidi, Meriem Lakhdar – élèves de l'atelier cinéma TASWIR- Lycée Pierre Mendès France/ Tunis)